

ELOGE DE JEAN STÉFANINI  
par M. Maurice MOLHO \*

Jean Stéfanini, linguiste français et membre de notre Société, est mort à Marseille le 29 août de la présente année, moins de deux semaines après le jour de ses soixante-huit ans. Une amitié ancienne et sans ombre, ainsi qu'une communauté de formation et d'intérêts, m'ont sans doute valu le douloureux honneur d'avoir à évoquer devant vous sa mémoire.

Je retracerai d'abord brièvement ses origines et son début dans la carrière.

Né à Marseille, dans le quartier de la Joliette (aimait-il à dire), le 14 août 1917, Stéfanini fait ses études primaires et secondaires au Lycée Thiers, de 1924 à 1934. Il passe par la Première Supérieure au Lycée Louis-le-Grand à Paris, entame à la Sorbonne une licence ès-lettres qu'il termine à Aix en 1939, en même temps qu'une licence en droit. Cette même année, il fait ses débuts dans l'enseignement comme professeur délégué au lycée Saint-Charles de Marseille.

---

\* M. Maurice MOLHO a prononcé cet éloge devant la Société de Linguistique de Paris, le 14 décembre 1985.

Par une lettre du 25 janvier 1986, M. André CREPIN, administrateur de la Société, nous autorise à publier ce texte dans notre revue. Nous remercions M. Crépin et le bureau de la Société de Linguistique de Paris.

Mobilisé en 1939, il revient à Aix en 1940 pour y réaliser un Diplôme d'Etudes Supérieures qui lui vaut la mention TRES BIEN et le Prix Cézanne. En 1944, il passe l'agrégation de grammaire (concours retardé) où il est reçu premier.

Son premier poste d'agrégé est encore au lycée Saint-Charles, qu'il n'abandonnera qu'à la rentrée 1951 pour débiter comme Assistant de langues classiques à la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence. Il y restera jusqu'à la fin, suivant ainsi le conseil qu'il donnait volontiers à ses amis, de faire carrière sur place.

L'homme, la plupart d'entre vous l'ont connu : cette silhouette rablée, ce pas toujours alerte, un regard vif, perçant, derrière les lunettes minces, toujours prêt à sourire ou à rire, à saisir des idées au vol. Bref, l'esprit même rendu sensible dans un visage d'homme.

C'est de son intelligence, singulièrement clairvoyante et créatrice, que je souhaiterais maintenant vous entretenir.

En 1947, Jean Stéfanini engage sous la direction de R.L. Wagner un Doctorat d'Etat sur la voix pronomiale en français. Sans doute est-ce à l'occasion de ces recherches et sur le conseil de Wagner que Stéfanini a rencontré Gustave Guillaume, qui l'accueillit avec cette générosité de coeur et d'esprit qu'il témoignait toujours aux jeunes chercheurs.

La rencontre de Guillaume est de celles qui vous marquent. Personnage imposant, majestueux, qui ne sortait plus guère de chez lui que pour se rendre à la conférence, à quelques pas d'ici, son audience se restreignait en ce temps-là à quelques fidèles. Stéfanini a fréquenté Guillaume comme Moignet, comme Pottier, comme moi-même. Les uns, retenus loin de Paris, ont entretenu avec lui un commerce épistolaire assidu, lui rendant visite au Square Delambre. D'autres ont eu la chance d'assister régulièrement à la conférence du jeudi.

C'était le temps où la "philologie" (c'était le nom universitaire de notre discipline) s'obstinait dans un pointillisme histori-

ciste soucieux surtout de proscrire de son horizon tout ce qui aurait ressemblé, fût-ce de loin, à une conceptualisation théorique. Guillaume apportait alors à qui voulait bien lui prêter attention une théorie générale du langage en laquelle s'inscrivaient les langues particulières, sans qu'il soit jamais porté atteinte à leur spécificité. Personne plus que Guillaume n'était attentif aux faits, et même à de très petits faits (il nous apprenait à les débusquer, car ils ne sont pas toujours évidents), afin de les intégrer dans un système d'explication qui les rendait intelligibles, tirant d'eux sa preuve et son sens en même temps qu'il conférait sens et ordre à ce qui nous était trop souvent présenté comme une collection de savoirs invertébrés.

Je voudrais ajouter, pour mieux faire comprendre, à plus de trente ans de distance, l'attrait qu'exerçait sur nous la pensée de Guillaume, que nous venions les uns et les autres de la grammaire historique, et que tout d'un coup nous comprenions qu'il n'y avait pas lieu d'y renoncer pour nous en remettre, dans notre inquiétude théorique, à tel ou tel structuralisme a-historique, mais que bien au contraire une langue n'était jamais rien d'autre, au premier chef, que l'histoire, elle-même systématique, du système qu'elle développe dans le champ de l'histoire linguistique. Historiens et comparatistes, nous sortions de chez Guillaume confortés dans notre conviction que le propre du langage est bien de se construire de plus en plus et de mieux en mieux dans l'espace systématique qui lui est imparti.

Les premiers travaux de Jean Stéfanini se situent dans cette perspective, aussi bien ses "Remarques sur la syntaxe d'*après que* en français moderne" (1953) <sup>1</sup>, suivies des "Nouvelles remarques" sur le même sujet (1955) <sup>2</sup>, ou son étude sur "la tradition grammaticale française et les temps surcomposés" (1954) <sup>3</sup>.

C'est un peu plus tard, en 1959, que se développe dans le *français moderne* une polémique sur la nature et la définition des faits linguistiques. Stéfanini en prend sa part, en même temps que Gérard Moignet et Roch Valin. A ceux qui objectaient à Guillaume et à ses élèves d'ignorer les faits ou d'y passer outre, Stéfanini rappelle

dans "le système et les faits en linguistique" (1959) <sup>4</sup>, que le propre des faits est de se définir dans leur rapport à l'édifice systématique où ils fonctionnent non point en tant qu'occurrences aveugles, mais comme facteur de l'explication théorique.

La thèse de Stéfanini sur "la voix pronominale en ancien et en moyen français" (elle a été soutenue en 1962) est conçue dans ce même esprit. Ce livre, qui est une référence classique en linguistique française, ordonne et théorise un matériel philologique considérable, analysé dans le dernier détail. A partir de la théorie inscrite dans la profondeur du système et fondée sur le dédoublement, pour l'obtention d'un moyen, entre personne flexionnelle (agissante) et personne pronominale (patiente) — l'agir et le pâtir se compensant réciproquement dans un alliage en proportion variable d'actif et de passif —, le linguiste suit pas à pas et périodise la construction des habitudes discursives observables dans la langue ancienne et, le cas échéant, jusque dans la langue classique et dans le français d'aujourd'hui.

Ce livre, outre son très grand intérêt théorique, reste pour nous un modèle d'analyse de textes, constamment référés d'une part à la donnée de système et d'autre part aux conditions de mentalité dans lesquelles les sujets manipulaient leur propre système en vue d'en tirer des effets expressifs adéquats. Il y a dans les analyses de Stéfanini des vues d'une telle profondeur sur la manière de penser et de parler (au sens saussurien et post-saussurien de ce terme) que cette thèse me paraît constituer, dans la perspective restreinte qui est la sienne (le jeu des voix verbales), une histoire réussie de la parole française.

Jean Stéfanini a été — je ne saurais trop le rappeler — un très grand historien de la langue — ce qu'il tenait tant de sa formation "philologique" (celle de son maître Brun) que de la théorie linguistique dont il recueillait l'héritage chez Guillaume.

L'originalité de Stéfanini est d'avoir porté très loin l'intérêt pour l'histoire linguistique : je ne crains pas de trahir sa pensée si je dis qu'à ses yeux l'histoire linguistique de la langue se

doublait d'une histoire de la linguistique — c'est-à-dire des mélanges et appareils cognitifs destinés à saisir et à informer l'histoire linguistique de la langue.

Dès ses premiers travaux on perçoit sa curiosité à l'endroit de l'histoire de la grammaire. Ainsi "Grammaires classiques et classicisme grammatical" dans l'*Hommage au Doyen Gros* (1959) <sup>6</sup>, "Le sens du terme 'occitanique' chez Fabre d'Olivet" (1961) <sup>7</sup>, "Dictionnaires provençaux inédits du XVIIIe siècle" (1964) <sup>8</sup>, "Humanisme et provençalisme au XVIIIe siècle" <sup>9</sup>, et surtout une remarquable thèse complémentaire, imprimée en 1969 : "Un provençaliste marseillais, l'Abbé Féraud" <sup>10</sup>, qui retrace le panorama des pratiques de l'apprentissage pédagogique et linguistique à la fin du XVIIIe siècle.

Depuis longtemps déjà, lorsqu'on mettait Stéfanini sur sa propre pratique de linguiste, il répondait volontiers : "Je ne suis qu'un modeste historien de la grammaire". Derrière des curiosités qu'on aurait eu tort de prendre pour un goût de l'anecdote, cet esprit inquiet s'inquiétait des grandes théories qui ont façonné l'histoire de notre discipline. J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'assister à Aix au séminaire qu'il animait sur le *De Causis Linguae Latinae* de Scaliger, dont il nous promettait l'édition et la traduction. De là, à partir de 1975, de nombreux travaux sur ces questions : "Tradition grammaticale et arbitraire du Signe" (1975) <sup>11</sup>, "Jules César Scaliger et son *De Causis Linguae Latinae*" (1976) <sup>12</sup>, "Une étape de la grammaire aristotélicienne : J.C. Scaliger et son *De Causis Linguae Latinae*" (1976) <sup>13</sup>, "De la grammaire aristotélicienne" (1977) <sup>14</sup>, "J.C. Scaliger et le problème des origines du langage dans le *De Causis*" (1977) <sup>15</sup>, "Une étape dans l'histoire de la linguistique : la *Minerva* de Sanctius" (1978) <sup>16</sup>.

Stéfanini est bien le contemporain de Chomsky et de ses *Cartesian Linguistics* : chez ces deux linguistes, un même souci de rapporter la théorie linguistique à sa propre phylogénie.

Stéfanini concevait l'histoire de la linguistique non point comme une suite de révolutions intellectuelles ou ruptures épistémolo-

giques, mais comme un enroulement continué de la théorie sur elle-même, se reprenant sans cesse à reposer ses problèmes à partir des solutions successivement rencontrées. Ainsi se plaisait-il à dire de Guillaume qu'il était le dernier des modistes.

Rien n'aurait été plus vain à ses yeux que d'imaginer la mort d'une grammaire. Les grammaires ne meurent pas : tout au plus se déproblématisent-elles, ce qui revient à dire que la théorie linguistique ne fait que rechercher une nouvelle position de son problème, qui toujours et partout est celui de la nature du langage.

Je voudrais dire enfin que cette position intellectuelle à laquelle j'identifie mon souvenir de Jean Stéfanini a fait de lui un linguiste prompt à percevoir dans le devenir de la théorie linguistique un progrès intellectuel qui, passant par l'intelligence du linguiste — de tous les linguistes — s'érigerait aussitôt en progrès de l'intelligence collective.

Alors que trop souvent chacun de nous reste attaché à sa propre conception et — qui pis est — à sa propre pratique, Stéfanini est toujours resté attentif aux métamorphoses, c'est-à-dire aux conquêtes, de notre discipline. Ainsi de l'intérêt qu'il a tout de suite porté à la grammaire générative dès qu'elle est arrivée, avec quelque retard, sur le marché de l'intelligence européenne. Il n'hésitait pas à entrer dans des pratiques qui originellement n'étaient pas les siennes, et à travers lesquelles il retrouvait une problématique à la fois nouvelle et ancienne, et dont il concevait parfaitement qu'elle n'avait fait que changer de lieu.

Mais le plus remarquable chez cet être était cette générosité intellectuelle qui le poussait à toujours mettre son talent et le modeste pouvoir que confère parfois l'Université au service des novateurs en attente de reconnaissance. C'est Stéfanini qui a encouragé les premières recherches de Claire Benveniste, de Van den Eynde, de Cerquigliani, de Benoit de Cornulier, de Gilles Gaston Granger et surtout de Maurice Gross, dont il a marqué la carrière en le faisant venir à Aix-en-Provence comme Professeur Associé.

Cette disponibilité de Stéfanini, son efficacité au bénéfice des progrès de la théorie, constituent à mes yeux un trait majeur d'intelligence et d'humanité. Un maître est tout entier dans son rayonnement : ainsi était, paraît-il, Antoine Meillet. Du moins est-ce sous cet aspect que Guillaume nous représentait le personnage. Tous ceux qui ont connu Jean Stéfanini savent qu'il était de ce même lignage.

Maurice MOLHO  
Université de Paris IV

★

NOTES

- 1 Annales de la Faculté des Lettres d'Aix, XXVII.
- 2 Annales de la Faculté des Lettres d'Aix, XXIX.
- 3 Annales de la Faculté des Lettres d'Aix, XXVIII.
- 4 *Le Français moderne*, XXVII, 1.
- 5 Aix, Ed. Orphrys, in 8°, 753 p.
- 6 *Hommage au Doyen Etienne Gros*, Gap, Faculté des Lettres et Sciences Humaines d'Aix-en-Provence.
- 7 *Actes du IIe Congrès international de Langue et Littérature du Midi de la France*, Aix-en-Provence, 1958.
- 8 *Revue de linguistique romane*, XXVIII.
- 9 *Actes du VIIe Congrès de l'Association Guillaume Budé*, Paris, Les Belles Lettres, 1964.
- 10 Aix, Ed. Orphrys, in 8°, 406 p.
- 11 *Mélanges Mounin. Cahiers de Linguistique, d'Orientalisme et de Slavistique*, 5-6, Université de Provence.
- 12 H. PARRET (ed.), *History of Linguistic Thought and Contemporary Linguistics*, Berlin-New York, W. de Gruyter.
- 13 A.Y. NIEDEREHE et H. HAARMANN (ed.), *In Memoriam Friedrich Diez. Akten des Kolloquiums zur Wissenschaftsgeschichte der Romanistik*, Amsterdam, J. Benjamins.
- 14 A. JOLY et J. STÉFANINI (pres.), *La Grammaire générale des Modistes aux Idéologues*, Lille, Public. de l'Université de Lille III.

- 15 *Revue des Sciences Humaines*, n° 166, avril-juin 1977, Public. de l'Université de Lille III.
- 16 *Mélanges à la mémoire d'André Joucla-Ruau*, Public. de l'Université de Provence.
- N.B. Une bibliographie exhaustive des travaux de Jean STÉFANINI est actuellement en cours d'élaboration grâce aux soins de Véronique XATARD, étudiante à Aix-en-Provence, qui a eu la courtoisie de mettre son fichier à notre disposition. Qu'elle en soit ici remerciée.

